

# LA REVUE DE QUEBEC

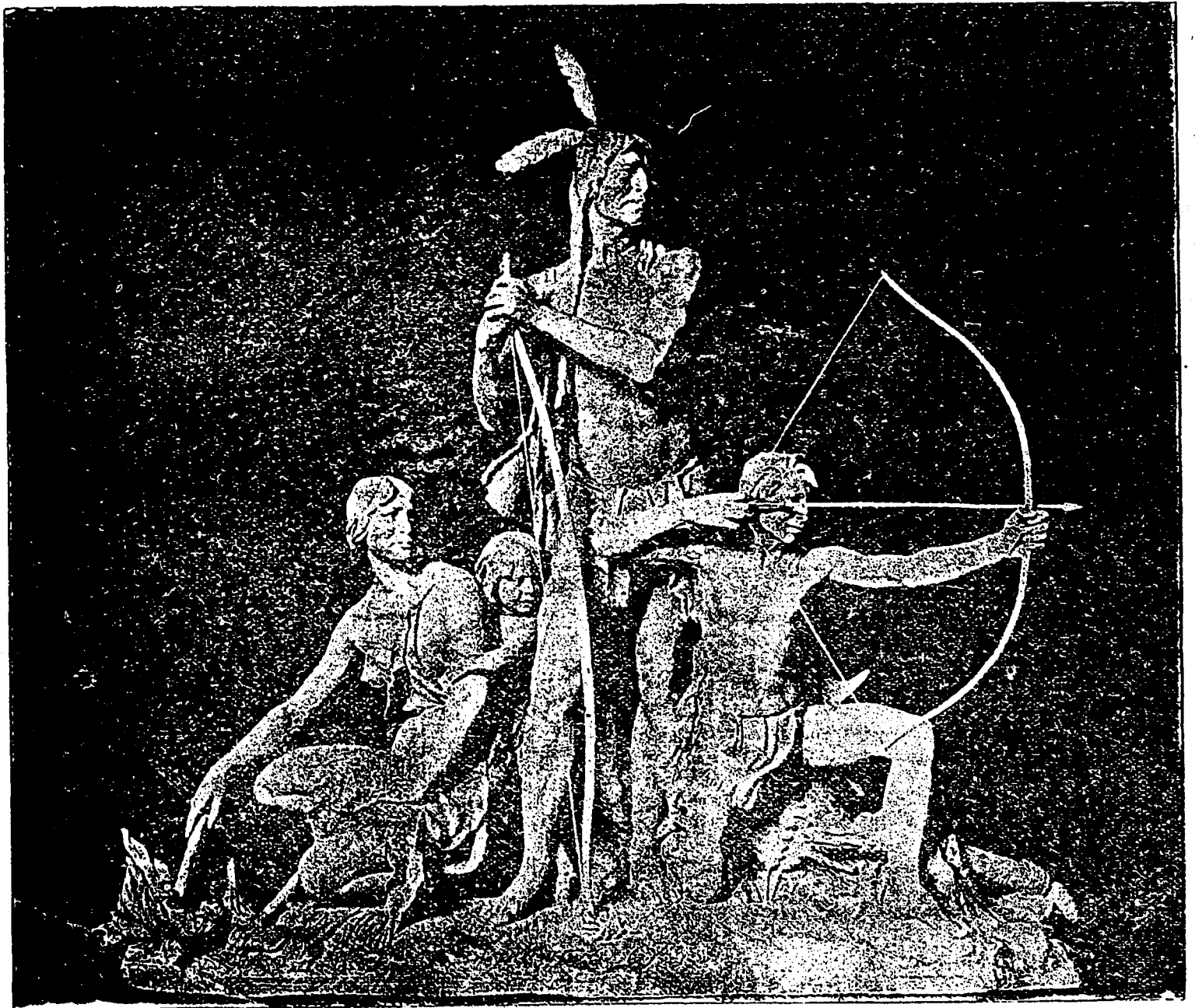
Journal hebdomadaire

PUBLIÉ TOUS LES JEUDIS

Ire ANNÉE.

JEUDI, 21 NOVEMBRE 1889

No 6



FAMILLE D'ABÉNAQUIS

UNE HALTE DANS LA FORÊT—par Philippe Hébert

Imprimerie  
Pour

Impressions de Luxe et de Fantaisie

à  
adresser

LA REVUE DE QUÉBEC

# LA REVUE DE QUÉBEC

Journal hebdomadaire

PARAISANT TOUS LES JEUDIS

Abonnement :— \$2.50.....par an  
[ payable d'avance ]

Tarif des annonces : 1re insertion..... 10 cts la ligne  
Insertions subséquentes... 5 " "

Correspondances.— Pour la rédaction :

JOSEPH TURCOTTE  
59, rue St Joseph, St Roch.

Pour l'administration :

ADL. MENARD  
59, rue St Joseph, St Roch.

## LA REVUE DE QUÉBEC.

En vue de modifications et d'améliorations à notre journal, nous en avons suspendu la publication pour une semaine. Avec sa toilette nouvelle, LA REVUE plaira davantage, espérons-nous, et prendra sa place au foyer de toutes les familles. Nous en ferons une œuvre éminemment québécoise, et voudrions que, dans toutes les questions importantes, elle reflétât l'opinion publique. L'entreprise a été bien encouragée, et, plus que jamais, nous croyons au succès.

## FAMILLE D'ABÉNAQUIS

### UNE HALTE DANS LA FORÊT

Notre gravure de cette semaine représente l'œuvre d'un sculpteur canadien, M. Philippe Hébert. Le modèle en plâtre de ce groupe figurait à l'exposition universelle de Paris et a remporté un prix d'honneur dans la section anglaise. Coulé en bronze, il doit servir de couronnement à la fontaine qui orne la façade de l'Hôtel du Gouvernement, à Québec.

Le groupe subira des modifications de détail avant de venir occuper sa place définitive dans l'histoire de l'art canadien. Telle qu'elle est, cependant, cette composition réalise quelques-unes des conditions essentielles du beau. On me pardonnera de rappeler, à ce propos, quelques impres-

sions personnelles qui se rattachent à ma première visite à l'Exposition.

Le dimanche, 5 mai, le président Carnot recevait, à Versailles, tout le corps diplomatique et y ouvrait officiellement l'Exposition universelle de Paris. Par cette superbe matinée de printemps, nous nous promenions, M. Bresse et moi, sous les marronniers en fleurs des Champs Elysées, et observions l'immense défilé de voitures qui gagnaient l'Arc de triomphe de l'Étoile, se dirigeant sur Versailles. Soudain, vers midi, un coup de feu retentit, un détachement de cuirassiers à cheval, parti du palais de l'Élysée, contourne à trip'e galop (écrasant un camarade désarçonné) l'angle que forment l'avenue de Marigny et celle des Champs-Elysées, et pendant que le cortège présidentiel s'éloigne, un tumulte épouvantable se produit : c'est le maniaque Perrin qui vient de décharger dans l'air son revolver chargé à cartouches blanches, mais tout le monde croit à une tentative d'assassinat contre le chef de l'État.

Les esprits se montent ; des sentiments divers agitent la population. En d'autres circonstances, Paris eût vu se dresser des barricades. Mais c'est l'heure des réjouissances publiques ; le soir venu, Paris s'illumine ; sur la Seine, sur la place de la Concorde, partout, il y a plus de feux sur terre que d'étoiles au firmament. Et la joie est délirante : on se ballade en famille, dans les rues ; on danse en plein air, sur la place de la Bourse et ailleurs, au son d'orchestres improvisés ; on se bouscule à la porte de l'Opéra où il y a représentation gratuite. Paris s'amuse toute la nuit, et, le lendemain, se presse aux abords du Champs-de-mars, où va avoir lieu l'inauguration populaire de l'exposition, pour contempler le président et surtout son équipage à la daumont. Il y a là plus de 400,000 personnes massées dans les avenues Rapp et La Bourdonnais, à proximité de la porte Rapp, par laquelle doit entrer M. Carnot. Des cuirassiers à cheval montent la garde et tiennent libre le parcours du cortège présidentiel.

Vingt guichets donnent passage aux 175,000 visiteurs qui, ce jour-là, veulent voir les splendeurs du dedans. À notre tour, nous entrons, après deux heures d'attente. À ce moment, le président pénètre dans la galerie des beaux-arts ; sa venue y est saluée par la *Marseillaise*, chantée par 250 élèves du conservatoire. L'enthousiasme est à son comble. On crie : Vive la France !

La visite officielle est terminée. La foule se disperse dans l'immense enceinte de l'exposition, et se porte surtout aux restaurants. Nous faisons comme tout le monde ; traversant la galerie Rapp, nous inclinons à droite et nous atablons au restaurant H. Sapin. Une porte donne sur la section anglaise des beaux-arts ; près de cette porte, mais en dehors de la section, et comme faisant antichambre dans l'angle d'un vestibule, une famille d'indiens abénaquis attend sans impatience et s'amuse, sans souci du dehors. C'est le groupe d'Hébert.

Plusieurs Canadiens ont prétendu que l'œuvre de notre artiste n'occupait pas une place convenable et avait été reléguée, par les commissaires anglais, dans un coin indigne de son mérite. Il y a peut-être du vrai dans ce reproche, mais, au lieu d'en accuser l'Angleterre qui ne s'occupe point de nous, ou la France qui ne nous connaît point, blâmons le gouvernement du Canada qui n'a pas voulu avoir son pavillon ou sa section particulière, pour faire connaître les ressources matérielles et intellectuelles de notre pays. Quant à l'œuvre elle-même d'Hébert, elle ne pouvait figurer que dans la section britannique, — par tolérance — et on le lui a bien fait sentir, en ne l'admettant même pas à l'intérieur.

N'importe ; telle qu'elle était, et où elle était, cette composition a été joliment remarquée. Elle affirme le talent de l'auteur, et ne figurait pas trop mal, en somme, dans ce monde de chefs-d'œuvre de sculpture qui peuplaient l'exposition. Son isolement même l'a sauvée de comparaisons trop désavantageuses. La foule, il est vrai, n'y a rien compris. D'où venaient ces Abénaquis ? Qui étaient-ils ? Que faisaient-ils ? Mystère ! aurait dit le poète.

Au fait, pour qui n'est pas au courant des habitudes sauvages, le groupe ne dit rien qui vaille. Il y a concentration d'intérêt, cela se sent, mais vers un but que l'on ne devine pas. C'est un défaut capital, que ne rachètent qu'imparfaitement les beautés de détail. Ces beautés sont nombreuses, disons-le. Quelle fierté dans le maintien de l'aïeul, chef de tribu, les deux mains appuyées sur son arc au repos ! quelle nudité pudique chez cette jeune mère, distraite un moment de ses occupations de ménage ! Et ce petit enfant qui passe sa tête curieuse et mutine entre la jambe de l'aïeul et l'épaule de la mère, quelle leçon pratique il va recevoir ! En effet, ce jeune guerrier, genou en terre, muscles tendus, bandant son arc à le rompre, visant un but invisible — oiseau, homme, ou hôte fauve — c'est son père, c'est son unique précepteur, c'est de lui qu'il prend ses premières leçons d'adresse. Rien de plus instructif que la vieillesse, la maternité et l'enfance, regardant la virilité agissante. A ce point de vue, le groupe d'Hébert commandera bien des sympathies. Si, comme on le pense, il est admis au Salon, l'année prochaine, ce sera une consécration méritée.

JOSEPH TURCOTTE

## ON ENTREVOIT L'INDÉPENDANCE

Telle est la parole qu'un nouvelliste de Baltimore prête à un homme d'État canadien : elle restera la formule de l'idée dominante de notre peuple et de notre temps.

Aux premières lueurs d'une raison vacillante encore, un enfant a vu se dresser devant lui une montagne dont la cime élevée disparaissait dans le nuage. La voix secrète, que tout homme entend en soi-même, lui criait : " Monte ", et il a commencé la pénible ascension. Souvent il s'égarait, côtoyant des précipices, se suspendant aux fentes des rochers, mains et pieds saignants, sueur au front, mais vaillant, et toujours tendant plus haut. Et quand il se sentait défaillir, à cause de la longueur et des aspérités de la route, il s'arrêtait un peu, et, dans sa vaste poitrine, aspirait l'air pur du matin. O mystère ! plus l'horizon s'élargissait devant lui, plus il abandonnait la plaine, plus aussi il se voyait grandir et devenir un homme.

Et il montait quand même, laissant derrière lui enfance et jeunesse, l'œil fixé sur le plus haut sommet, tombant parfois mais se relevant vite, faisant l'effort suprême. Et il atteignait la cime dernière au moment où, de ses derniers feux, le soleil empourprait l'Occident.

Et la voix secrète, que tout homme entend en soi-même, lui disait : " Es-tu content ? " Et il répondait : " Non ; pas plus ici qu'en bas je n'ai pu poser mon pied sur un coin de terre libre. L'air que je respire n'est pas libre non plus, et de quel côté que je porte mes regards dans la plaine, à mes pieds, je vois un peuple qui travaille et prospère, mais qui souffre, parce qu'il n'est pas libre. "

— Redescends dans la plaine, disait la voix secrète ; mé e-toi au peuple ; apprends-lui que le soir va venir, que les méchants et les forts vont profiter des ténèbres pour l'asservir davantage ; qu'il doit veiller toute la nuit pour déjouer les complots des ennemis et plus encore les trahisons des siens, et que l'aurore de demain, avec sa lumière, lui apportera la liberté.

Et l'enfant devenu homme retournait dans la plaine, se mêlait au peuple, lui répétait ce qu'avait dit la voix secrète, l'empêchait de s'endormir dans une fausse sécurité, et quand on lui demandait ce que faisait ce peuple ainsi marchant dans la nuit, et comme guidé par une étoile mystérieuse, il répondait :

" On entrevoit l'Indépendance. "

JOSEPH TURCOTTE.

On peut s'abonner à la REVUE DE QUÉBEC à l'année, au mois ou à la semaine.

M. Charles Saint-Antoine a cessé d'être l'agent de la REVUE DE QUÉBEC. Il n'est autorisé à collecter aucune somme d'argent, soit pour annonces ou abonnements.

## CHRONIQUE MUSICALE

## GUITARES, MANDOLINES, BANJOS.

En fait de musique, la soirée de lundi, 11 novembre, au Tara Hall, à Québec, nous a donné quelque chose sinon de nouveau, du moins d'original : de l'harmonie à cordes pincées. Tous les instruments, à cordes dont on joue sans archet ni marteaux, moins la harpe et la cithare cependant, étaient représentés dans la combinaison : banjos et mandolines tenaient tantôt le sujet, tantôt les parties intermédiaires, et les guitares faisaient la base de l'harmonie.

Les instrumentistes nous sont venus de Boston avec le vocable composé suivant : *the Boston Ideal Banjo, Mandolin and Guitar Club*.

La musique que le club a exécutée n'était pas et ne pouvait pas être du genre classique ni même lyrique, vu le caractère des instruments, qui ne se prêtent aucunement à l'interprétation du style large, même du moindre *andante*; les tenues de notes sont impossibles à faire sur ces cordes ; aussi avons-nous remarqué, dans l'ensemble, des blanches et des rondes soutenues durant tout leur valeur par un frottement rapide de va-et-vient du pouce et de l'index.

La mandoline et la guitare sont les instruments appropriés à la valse, au bolero, à la cachucha, à la sérénade, à tous les morceaux bien rythmés.

Quant au banjo, rien qu'à entendre sa sonorité sèche et plate, faite de table d'harmonie au-dessous, et les cliquetis de triquets qu'il suggère tout naturellement à l'exécutant, il réveille à l'imagination des scènes de réjouissances sur les plantations ; il est inséparable du noir et de sa case.

Le club se composait de cinq exécutants : MM. S. L. Lansing, banjo et mandoline ; A. O. Grover, banjo et mandoline ; H. W. Harris, mandoline et guitare ; B. E. Shattuck, banjo et guitare ; L. H. Galeucia, banjo et guitare.

Les morceaux d'ensemble ont eu grand et légitime succès : une marche militaire d'ouverture ; la valse *Estudiantina* en rappel ; le Rêve d'Amour (*Dream of love*), valse ; Pêlerin (*The Flash*), galop écrit par M. Lansing ; une mosaïque sur *Poète et Paysan* et *Pique-Dame*, de Von Suppe ; une mélodie de Graham, *If the waters could speak as they flow* ; la marche de "Notre colonel" ; la valse *Fiorella*, extrait de l'opéra *les Brigands*, de Kerker ; *Santiago*, danse espagnole de Corbin. *The Darkies Patrol* (patrouille de nègres) a été jouée à l'emporte-pièce et a eu un succès mirabolant.

N'oublions pas non plus, dans cette nomenclature, les *Souvenirs de Dixie*.

Entre ces ensembles, il y a eu du chant qui a été assez faible ; ces musiciens ne sont pas des chanteurs ; mais pour échapper au danger de la monotonie, ils comprennent qu'ils doivent laisser l'oreille de l'auditeur se reposer de la sonorité maigre et sèche de leurs instruments ; voilà pourquoi ils chantent et font ce qu'ils peuvent à l'article de la musique vocale : on ne peut pas leur demander d'être complets.

M. A. O. Grover a fait des jongleries fort amusantes et fort habiles avec le banjo ; tout en exécutant un solo, il faisait balancer et pirouetter l'instrument, sans perdre une seule note ou un seul accord du morceau.

On connaît ce petit instrument de musique appelé harmonica, au moyen duquel un garçon, employé à bord du *Mounta-guy*, régale les touristes d'une foule de *reels*, *strathspeys* et *horn-pipes* en faisant oublier un peu de la sorte la lenteur du bateau, et en augmentant la popularité du capitaine. Oh bien ! nous l'avons entendu comme instrument de solo, l'autre soir. M. Shattuck en tire une sonorité étonnante ; faisant du petit instrument une sorte de boîte d'écho avec ses deux mains, le virtuose produit par le mouvement des deux susdites mains des vibrations comme celles du trémolo sur les régis, ces d'un harmonium ; puis fixant l'un de ces petits instruments sur une tige d'acier rivée à un banjo, il en joue en s'accompagnant du banjo. Nous avons cependant entendu mieux que cela il y a trois ans : M. Bistolfi, jeune espagnol de Barcelone, sifflant sur une petite carte tortillée en cornet, en produisant ainsi une sonorité de petite flûte, et s'accompagnant de la guitare.

Mais ces originalités en matière de musique, relèvent plutôt du café concert, ou du théâtre de variétés américain, que d'un concert proprement dit.

En somme, la soirée a été amusante.

Il y avait foule au parterre et à la galerie dont les gradins sont disposés en amphithéâtre. Il est vrai que l'on inaugurerait, ce soir-là, la *Tara Hall*, relevée de ses cendres, c'est-à-dire l'ancienne salle de conférences, puis la salle Victoria, qui a troqué aujourd'hui ce nom loyal contre celui de *Tara Hall* qui est plus *home rule*. La nouvelle salle est jolie ; son ornementation est sobre ; les fauteuils sont commodes, mais un peu trop rapprochés les uns des autres. La voûte est percée de deux ventilateurs qui ne sont certes pas suffisants ; il en faudrait au moins deux autres ; la chaleur était suffoquante l'autre soir, surtout pour les spectateurs juchés sur les sièges élevés des galeries.

## FAUST

Le quatrième concert de la saison a été organisé à Québec même ; tous les figurants, moins un des États-Unis, étaient de notre ville. Date, ven tre li, 15 novembre, et local, la vieille salle de musique.

On a donné ni plus ni moins que la fameuse production musicale de Gounod, *Faust*, légende aux saisissantes fantasmagories, montrant l'âme vertueuse aux prises avec la tentation, l'ange *puignans antiquo cum serpente*, et remportant finalement la victoire.

Quant nous disons que l'on a donné *Faust*, c'est là une simple façon de dire. On l'a donné, oui, mais énormément amoindri. On nous comprendra facilement lorsque nous dirons qu'il n'y avait en scène que trois personnages : *Marguerite* (Madame Paquet), *Méphistophélès* (M. Paul Garrigue) et *Faust*, (Signor Spiguroli), un petit chœur, celui de la chapelle, et pour accompagnement, l'indispensable, le piano, tenu par M. Bishop, et l'harmonium dans la coulisse, tenu par M. Dessane.

Quant à la mise en scène, il ne faut pas en parler ; nous avons eu les baligeons multicolores ordinaires de la salle, aussi vieux et fanés qu'elle.

Donc, ce que nous avons eu l'autre soir, n'a pas été même un petit *Faust*, ni même une miniature réduite de l'œuvre magistrale de Gounod ; ceci soit dit pour les gens qui n'ont jamais entendu cet opéra.

*Faust* est un ouvrage qui n'admet ni coupures ni demi-mesures de mise en scène. Il le faut entendre tout d'une pièce, comme il est sorti du crâne de Gounod.

Maintenant, quant à dire que l'on a eu tort de monter le concert avec aussi peu de ressources, nous n'en sommes pas. Le travail, au point de vue de l'art, mérite toujours approbation sans arrière-pensée ; il est toujours utile à quelqu'un ou à quelque chose, et lorsque ce travail se fait au profit d'une œuvre de bienfaisance, on n'a plus qu'à ôter son chapeau et à saluer bien bas. Si nous nous permettons quelque critique, certes nous tenons aussi à rendre justice au mérite et au dévouement des personnes qui se chargent d'organisations aussi ingrates.

Peu de gens se doutent de la somme de courage et de patience qu'il faut dépenser pour monter un concert comme celui de vendredi dernier, et certes Madame Paquet a été à la hauteur de la position.

Sur la scène, elle a tenu en artiste son rôle de *Marguerite* ; et, avec une diction un peu plus nette, son magnifique talent dramatique, soutenu par un timbre vibrant et sonore, serait complet ; il peut, d'ailleurs, facilement le devenir. La passion chez elle a toujours pour compagne une grande dignité d'allure, et la situation dramatique lui inspire des effets saisissants.

Madame Paquet est née actrice, mais dans quel milieu déplorable pour l'épanouissement de son talent !

M. Garrigue n'a pas eu de chance. Comme physique, le vrai Méphisto, Satan ou le diable si l'on veut, ne peut être mieux qu'il était l'autre soir, avec son collant feu éternel, et son nez en bec de perroquet. Gounod a fait de son Bécélzébuth ou Méphistophélès une basse et a écrit le rôle en conséquence. Comment donc M. Garrigue, qui est professeur de chant, a-t-il pu se décider, lui baryton assez élevé, à prendre la partie d'une basse aussi profonde ? Dans la profession, même alors que l'on a le cœur assez haut placé pour vouloir obliger tout le monde, il nous semble que l'on ne devrait pas risquer pareille chose. Nous croyons bien comprendre tous les motifs qui ont pu décider M. Garrigue dans sa position à accepter le rôle, mais à notre avis ils ne sont pas suffisants ; il s'est exposé à trouver, dans la partie, bien des notes hors de la portée de ses registres graves et partant à manquer des effets importants, lui qui a obtenu déjà si grand succès dans des opérettes

signées d'excellents noms ; un baryton n'est pas une basse profonde, pas plus qu'un ténor léger n'est un baryton élevé. C'est vraiment imprudence que de vouloir forcer les régimes d'une voix à faire par il écart. Quant à la partie mimique, à la désinvolture de Méphisto en scène, elle a été excellente, pleine de verve, en réalisant pour le spectateur l'idéal de Stan tentateur ou du génie du mal.

M. Spigaroli, qui est un garçon fort bien, qui sait chanter, n'a pas eu cependant grand succès. Quo l'on se figure donc pour l'auditeur anglais ou français, l'a fait d'entendre dans un opéra, un monsieur qui s'en fait la réplique ou attaque un pas sage dans une langue étrangère ! M. Spigaroli a chanté son rôle de *Faust* en italien, pendant que *Marguerite* et *Méphisto* s'exprimaient dans la langue de Racine. C'était d'un effet bizarre et désobligeant ; l'auditeur aime bien à comprendre ce qu'on lui débite, afin de pouvoir suivre la trame de la pièce ; s'il ne comprend pas, la moitié au moins de l'intérêt de la représentation est perdu pour lui. On aurait dû faire l'impossible pour trouver un *Faust* français, même inférieur à Signor Spigaroli.

Quant à l'accompagnement, disons de suite que l'harmonium a été faible, et le piano trop fort. Le piano avait été placé au niveau de la scène pour le moins, et souvent la sonorité qui s'en dégageait, ouvert comme il l'était, masquait la voix d'un chanteur ou d'un autre. C'est là un petit détail d'acoustique qui ne manque pas d'importance et dont on aurait dû s'assurer à la dernière répétition.

Voilà nos impressions du concert. Qu'on veuille bien croire que nous écrivons avec les sentiments de la plus profonde bienveillance et que si nous signalons des défauts ça et là, c'est par amour de l'art, pour la bonne réputation de notre modeste théâtre, et pour qu'on évite les mêmes ou d'autres lacunes à l'avenir. Nous croyons par là être beaucoup plus utile à la musique, au théâtre et aux artistes, qu'en faisant des réclames et des compte-rendus idiots, comme il s'en publie à tout coup dans des journaux de Québec.

Pour finir, enregistrons les dernières nouvelles musicales québécoises.

Mardi soir, 19, soirée musicale et littéraire au Tura Hall, sous les auspices de la Société protectrice des animaux. Quelques-uns de nos amateurs ont fait les frais de la soirée et ont donné des romances, des duos de chant et de piano. Le Rév. M. Norman, pasteur de l'église anglicane, homme d'une haute distinction de caractère, amateur de lettres et d'arts, a donné une conférence.

On monte une soirée pour la fin du mois au bénéfice de M. Paul Garrigue.

Dimanche, 24 novembre, grande célébration de la fête patronale des musiciens, à l'église Saint-Jean-Baptiste. On chantera à cette occasion une messe de Brétovien, avec orchestre.

Le 8 décembre prochain, fête de l'Immaculée Conception, grande fête religieuse à l'église des congréganistes à Saint-Roch de Québec ; on célébrera le cinquantième anniversaire ou les noces d'or de la fondation de cette congrégation. On chantera, en cette circonstance, une messe de Fauconnier, celle dite de Paques, avec orchestre. On a déjà commencé les répétitions.

On nous annonce, du moins la réclame commence à nous faire pressentir la venue du *Balmoral Choir* (le Chœur Balmoral). Ce sera une bonne aubaine pour ceux qui ont parfois à s'occuper de musique vocale d'ensemble, comme les organistes et les maîtres de chapelle, les professeurs de chant.

M. Hébert, organiste à l'église Saint-Jean-Baptiste, donnerait vers le 12 décembre prochain, une opérette fort jolie et comme intrigue et comme musique. Les deux principaux rôles seraient tenus par Madame Hébert et M. Gaston Royer, jeune français du midi, établi à Québec depuis peu, et garçon fort sympathique. La première partie du programme de la soirée serait remplie par des solis et morceaux d'ensemble, et la deuxième, par l'opérette dont malheureusement le nom nous échappe.

Décidément, on aura joliment égroné de notes de musique à Québec à la fin du dernier trimestre de 1889.

Si encore notre état politique et social pouvait subir un tantinet l'influence de tous ces flots d'harmonie !

TREMOLÉ

## ECONOMIE DOMESTIQUE

### LA POLITESSE

La politesse est aussi vieille que la civilisation : c'est dire qu'elle n'a pas été à l'abri des abus qui se glissent dans toutes les institutions humaines, même dans celles qui ont une origine à peu près parfaite.

On en est arrivé insensiblement à se croire suffisamment poli, pour peu que l'on accomplisse certaines formalités prescrites à l'avance, et, pour ainsi dire, numérotées selon les cas particuliers auxquels ces formalités doivent s'adapter.

Ainsi que cela se pro luit souvent, on s'est laissé entraîner, sans s'en apercevoir, à substituer la lettre à l'esprit, à tenir compte de celle-là seulement, et à perdre celui-ci de vue, en accomplissant machinalement quelques prescriptions, enseignées avec indifférence par ceux qui ne prennent pas la peine d'analyser les motifs qui justifient ces prescriptions, et de remonter jusqu'à l'origine des sentiments qui en dictent l'usage ; on a remplacé le caractère général, distinctif, de la politesse par les caractères particuliers, divers, multiples, des individus qui composent la société.

C'est ainsi que l'on est arrivé à accepter un grand nombre de *politesse*, et c'est pour cela qu'on peut aujourd'hui le classer en plusieurs catégories. On distingue, en effet, lors même qu'on se borne à examiner seulement les traits principaux de la société, on distingue la fausse politesse, la politesse hautaine, et même la politesse grossière. Cet alliage monstrueux de mots, et, par conséquent, d'idées qui s'exécute, est dû à la substitution graduelle, et aujourd'hui à peu près complète, de la forme au fond.

C'est parce que la politesse est, pour un grand nombre d'individus, seulement un masque pris en certaines circonstances, qu'il y a peu de personnes réellement polies ; mais, de ce qu'il est rare et beau de posséder à la fois le fond et la forme, il ne faut pas conclure à l'inutilité de celle-ci.

Lors même que, grâce à la contradiction qui existerait entre la nature véritable et l'apparence revêtue pour obéir aux exigences sociales, on serait poli seulement par intermittence et d'une façon incomplète, il faudrait encore essayer de perfectionner cette apparence, qui a le mérite inappréciable d'atténuer la manifestation des instincts égoïstes et grossiers, de voiler les imperfections du caractère, de substituer les traits extérieurs auxquels on reconnaît la bonté, à la brutale réalité qui proclame sans détour la personnalité, et la présente accompagnée de son inévitable cortège, composé d'iniquités de tous degrés.

*Pour être poli, soyez bon.* Celui qui est parfaitement bon évitera, en effet, d'humilier, de désobliger, de blesser ses semblables, et il recherchera en même temps toutes les occasions qui pourront lui permettre de manifester sa bienveillance ; seulement, à la politesse telle que l'indique le cœur, il faut ajouter la connaissance des nuances délicates adoptées par la société pour affirmer, en toute circonstance et dans les cas les plus frivoles en apparence, le sentiment généreux qui recherche le sacrifice et y trouve sa joie la plus belle.

Le dévouement s'exerce d'habitude seulement dans le cercle de la famille ou d'une intimité restreinte ; il représente, si je puis m'exprimer ainsi, un beau livre, écrit dans une langue peu usuelle, et qui peut être lu seulement par un petit nombre ; la politesse en est la traduction en langue universelle, qui met à la portée de tous les bons exemples et les sentiments généreux et conciliants. Disons enfin, pour résumer ces réflexions préliminaires, que la politesse est un produit de la civilisation, destiné à prouver la bonté quand elle existe, à la remplacer quand elle n'existe pas.

Mais, si la politesse a pour origine unique le sentiment qui vient d'être indiqué, elle est soumise à quelques changements quant à ses manifestations extérieures ; celles-ci varient avec les mœurs, avec les habitudes sociales, qui se modifient deux fois par siècle environ, et on ne peut s'obstiner à les conserver lorsqu'elles ont été abandonnées par la génération à laquelle on appartient. Certaines attentions, certains soins, bons et touchants en eux-mêmes, communiquent cependant à ceux qui les dispensent un air suranné et *vieillot*.

La mode régit toutes choses ; les changements qu'elle commande ne se produisent pas dans un domaine circonscrit, et ne se bornent pas à modifier nos vêtements. Cette mobilité, fantasque en apparence seulement, logique et raisonnée en réalité, ainsi que l'on peut s'en convaincre en analysant, en remontant des effets aux causes, s'exerce à propos de tout ; on la retrouve dans le langage, dans les attitudes, dans l'échange de soins courtois, commandés par les relations sociales.

## LETTRE DE BERLIN

Nous devons à un ami les extraits suivants d'une lettre privée reçue d'un sien ami habitant en ce moment la capitale de l'Allemagne.

BERLIN, ELSSASSE STRASSE, 41,  
23 octobre

MON CHER AMI,

Vous me comprendrez facilement lorsque je vous dirai combien grande a été ma surprise de lire, dans l'*Événement*, une lettre particulière dans laquelle je vous faisais part, sans ordre ni style, de mes impressions de Berlin et des Allemands.

Je n'ai pas été non plus médiocrement étonné de me voir pris un peu en grippe par M. le baron ou le vicomte, je ne me rappelle plus son titre, de Hautoville, dans le *Courrier du Canada*. Je n'eusse jamais pensé devoir faire partie, un jour, d'un quatuor francophobe; tout de même, je suis en bonne compagnie: des ministres, mon cher, rien moins. Je me repose dans ma toge de carabin, et je me dis: très bien, mon vieux, tu finiras par être quelque chose.

Blague à part, mon cher ami, je ne crois pas avoir été aussi enthousiaste que cela de l'Allemagne et des Allemands dans ma lettre, ni d'avoir tombé autant que le dit le baron ou vicomte d'Hautoville, les Français de France.

J'ai dit tout simplement mes impressions premières et je suis pour cela dans une position plus favorable que nos frères les Français. Je n'ai pas au même degré qu'eux les mêmes sujets de ressentiment ou de haine contre le Teuton. Je sais que le Français éprouve contre l'Allemand une haine implacable. Cela se voit d'ailleurs à Paris, et s'écrit en grosses majuscules; on y *boycotte*, on l'on y ostracise tout ce qui est d'industrie allemande, et quand deux cochers se prennent de querelle dans une rue de Paris, l'injure suprême consiste à se dire: Va, tu n'es qu'un prussien, un chien d'allemand.

Les Canadiens-français, tout sympathiques qu'ils puissent être aux Français et à la France, à tout ce qui est du pays de leurs aïeux, ne peuvent se monter le bouarriehon au même degré vis-à-vis les Allemands, et je ne sache pas qu'il leur soit prescrit d'épouser les querelles de tout le monde jusqu'au point de ne pas rendre justice à qui de droit à l'occasion.

Les Français eux-mêmes, malgré toute la haine que leur inspirent les Allemands, ne peuvent s'empêcher d'admirer leur organisation économique. Ils la connaissent aujourd'hui, et ils l'étudient fort; dommage qu'ils n'aient pas eu cette science sous le maréchal Le Bouff; les prodiges de valeur et d'héroïsme qu'ils ont accomplis alors auraient eu peut-être un autre dénouement.

Depuis ma dernière lettre, j'ai changé de logis. En arrivant ici, je suis tombé dans une famille de Juifs. Ce fut d'abord, comme accueil, miel et sucre: mais comme logement et menu, mince et exorbitant à la fois. J'ai planté là mes Israélites et je suis allé camper ailleurs, dans un autre quartier, plus à proximité de mes études.

Les Juifs sont nombreux et influents à Berlin: comme d'ordinaire, ils ont le capital, tout le haut commerce, et le petit aussi. Ils sont habiles, et généralement parlent trois ou quatre langues: de cette façon, ils absorbent la monnaie des étrangers.

Les Allemands ragent devant cet état de choses, mais qu'y peuvent-ils faire?

Le peuple déicide est très prolifique; qui dit femme juive, dit de suite beaucoup d'enfants à la clef. En France et aux États-Unis, on fait de l'arithmétique en matière de progéniture; on limite celle-ci à volonté; chez les Juifs, comme chez les Canadiens-français, pas de décimales à gauche; on observe et l'on applique avec une touchante unanimité le précepte biblique: *crescite et multiplicamini*.

À Berlin, tout se fait à la militaire, mais sans contrainte. L'autorité est respectée et jouit de la confiance générale. Les rouages de la machine municipale marchent sans bruit, mais avec une admirable régularité; chaque rouage a son rôle qu'il exécute, mécaniquement c'est vrai, sans le réduire ou l'exécuter d'un millimètre, mais avec une précision étonnante. Chacun a ses instructions, son coin d'autorité, et exécute, comme un soldat ou garnison, son devoir.

Tout s'y moule de la sorte et cet esprit militaire dans l'ordre civil est tellement dans les habitudes, le caractère des Berlinoises, que l'air en est pour ainsi dire saturé. Les chiens, les chats et les oiseaux de basse-cour semblent même dominés par cet esprit: les chiens n'aboient ou ne mordent, les chats ne miaulent ou n'égratignent, les coqs ne chantent, et les poules ne pondent, que sur un ordre précis.

La justice y est administrée de même; et le peuple a une confiance illimitée dans ses tribunaux. Vous vous rappelez sans doute l'anecdote du paysan allemand auquel Frédéric le Grand demanda un jour de lui vendre son moulin à farine près de son château Sans-Souci, parce que le bruit du moulin l'empêchait de dormir. Le paysan répondit qu'il ne voulait pas le vendre. Alors, le grand roi lui dit qu'il le forcerait bien à le lui céder. Là dessus, le pauvre diable de paysan répondit au souverain qu'il ne l'aurait pas, qu'il se rendrait lui-même jusqu'à Berlin où il était certain d'avoir justice.

Cette réponse fit réfléchir Frédéric qui n'inquiéta plus le paysan.

On voit encore ce moulin à Potsdam, de même que le château Sans-Souci, dont je viens de vous parler. C'était la résidence favorite de Frédéric le Grand.

Comme il faisait très beau, dimanche dernier, ce qui est assez rare, paraît-il, l'automne à Berlin, je suis allé faire une promenade de ce côté-là: mais avant d'arriver à Potsdam, je suis descendu à Babelsberg où le vieil empereur Guillaume Ier aimait à passer la belle-saison. Le château n'a rien de bien remarquable; il commande une belle vue et un magnifique parc. L'intérieur est assez riche et construit dans le style architectural moderne; on y voit encore des livres et foule d'autres objets qui sont restés dans le même état qu'ils étaient lorsque l'empereur y est allé pour la dernière fois.

Du haut de la tour, on voit très bien Potsdam et ses environs.

Potsdam est une assez jolie ville qui occupe un site fort agréable sur les bords du lac Havel. Sa population est d'environ 51,000 âmes; elle est, par rapport à Berlin, ce qu'est Versailles par rapport à Paris.

Lorsque l'on visite le château Sans-Souci, ce qui frappe les yeux d'abord, c'est la prédominance de l'art français dans l'architecture et l'ornementation. On y voit grand nombre de toiles dues au pinceau de peintres français.

Le château est situé sur une éminence d'où l'on peut admirer très bien la ville, et est, sans contredit, ce qu'il y a de plus beau et de plus intéressant à visiter dans l'endroit. Au nombre des grandes salles de l'édifice, il en est une fort curieuse, la Muschelsaal ou salle des coquillages. Rien de plus curieux et de plus original. Les plafonds, les murs; les panneaux, tout cela est tapissé ou fait de coquillages, dont quelques-uns portent des perles très précieuses. Il y en a de toutes les formes et de toute la dimension; on y voit aussi des mosaïques superbes faites de pierres de toutes sortes et de tous les pays du monde. C'est un vrai musée de conchyologie et de minéralogie, mais dont les pièces consistent de toutes façons, à l'ornementation de la salle. On y installe, en ce moment la lumière électrique, et je vous assure que la lumière d'Edison allant frapper et se décomposer sur tous ces prismes et ces facettes, ne manquera pas de produire un effet tout simplement féerique.

Dans ce château existe aussi une salle de théâtre où l'on a déjà produit, n'a-t-on dit, des pièces de Molière, de Racine, de Corneille, et d'autres œuvres du répertoire français. Quand on fait du théâtre, il est bien difficile de se passer du répertoire français, et, comme vous avez dû le remarquer, lorsque l'on donne une pièce qui a du succès sur les théâtres étrangers, c'est presque à tout coup une pièce française traduite en anglais, en allemand, en italien ou en espagnol.

L'empereur Frédéric qui était un amateur de belles lettres et se piquait d'être philosophe, attira Voltaire au château Sans-Souci. L'empereur parlait et écrivait infiniment mieux le français que l'allemand. Vous savez la querelle qu'ils eurent ensemble, lui et Voltaire, et le motif pour lequel celui-ci avoua avoir quitté le château.

Le parc du château, sans être aussi beau que celui de Versailles, a cependant des points de vue pittoresques et un caractère particulier.

A quelques minutes de là, on trouve la fameuse orangerie construite par Guillaume IV qui mourut du *delirium tremens*, comme trop grand nombre de mortels en ce monde. Je ne sache pas que l'on puisse voir dans aucun autre pays, sous pareille latitude, quelque chose de supérieur dans le genre. À l'intérieur, s'étale une très belle collection de peintures, copies et tableaux de Raphaël.

Vous n'avez pas idée de ce que l'on fait de musique de chambre à Berlin et jusqu'à quel point on cultive la musique d'opéra : négociants, ingénieurs, industriels, tout le monde connaît la musique et s'en occupe aux heures de loisir. C'est le pays de la musique symphonique à grand orchestre ou en quatuor, quintette ou septuor. Mais on ne sort pas ou que très peu des classiques anciens et modernes : Beethoven et Mozart sont constamment sur l'affiche ; puis viennent Wagner, Raff, et d'autres *deutsche klassiker, nach klassiker*. Pardon pour mon allemand et mes appréciations en matière de musique ; vous savez que mes connaissances musicales se limitent à ce que j'ai pu apprendre en qualité de baryton dans la société Sainte-Cécile à Québec.

Je suis allé à un concert, l'autre soir, dans la *Concert-Haus*, Leipziger Strasse, 48. Je vous en adresse le programme ; vous jugerez de ce que j'ai entendu pour douze sous.

Il y avait 70 exécutants dans l'orchestre. Durant la première partie du concert (I Theil), on a joué *Béatrice*, une première (*neu*) ; symphonie de Em. Bernard ; un rigodon en si bémol, de Raff ; *Siegfried*, idylle de Wagner.

La deuxième partie du concert se composait tout simplement de la *Symphonie Pastorale* no 6 de Beethoven dont voici l'analyse et en allemand et en français :

[a] *Ericachen heiterer empfindungen bei der ankunft auf dem laude*. (Réveil de sentiments joyeux en arrivant au pays.) Le mouvement est *allegro ma non troppo*.

[b] *Scene am bach* (Scène au ruisseau), *andante molto mosso*.

[c] *Lustiges zusammenszin der Landleute* (plaisir des paysans de se retrouver ensemble), *allegro*, cela va sans dire.

[d] *Gewitter und sturm* (le tonnerre et la tempête), *allegro*.

[e] *Hirtengesang. Frohe und dankbare gefuhle nach dem sturm* (chanson de berger joyeux sentiments et gaieté après la tempête), *allegro*.

La troisième partie consistait en une ouverture, *Im Fruhling* (au printemps) de G. Viorling ; une sérénade en quatre mouvements pour instruments à cordes, de Volkmann ; et une marche de l'opéra *Tannhauser*, de Wagner ; cette marche est superbe, du moins jouée comme elle l'était par pareil orchestre.

J'ai assisté à un autre concert donné le 18 octobre à la *Saal der Sing-Akademie*. (Salle de l'Académie de chant.) C'était un concert de musique de chambre. Un quatuor d'instruments à cordes occupait la scène. Joachim, le célèbre Joachim, tenait le premier violon ; de Ahna, le 2ème violon, Wirth, l'alto, et Hausmann, le violoncelle. Le menu se composait tout simplement de trois quatuors : 1° un quatuor en ré, op. 76, de Haydn ; 2° un quatuor en si bémol, (No 3,) de Mozart, et : 3° un quatuor en fa, (op. 59) de Beethoven.

Trois quatuors entiers de musique classique, c'est à dire avec leurs quatre mouvements, en tout douze pièces, quand, au Canada, ceux qui se mêlent d'en jouer, ont toutes les peines du monde à faire avaler à un auditoire même choisi le mouvement le plus gai d'un seul !

Il faut le dire, notre éducation est, bien loin d'être faite de ce côté-là, et le violon du village comme la clarinette et le concertina du faubourg de même que la grosse caisse nous plongent encore trop dans l'enthousiasme.

Cependant si les Canadiens entendaient Beethoven, Haydn et Mozart interprétés par des artistes comme ceux que j'ai entendus, je crois qu'ils trouveraient cela de leur goût et qu'ils oublieraient vite leurs préférences pour le tam-tam ; ce serait pour eux toute une révélation.

Joachim est l'un des premiers violonistes du monde ; d'abord les Allemands en sont convaincus, et les étrangers en conviennent. Il n'a peut-être pas le mécanisme prodigieux de Thompson, le célèbre professeur du conservatoire de Liège, mais quel profond sentiment musical chez lui et quelle interprétation suave ne donne-t-il pas à cette musique classique qu'on trouve toujours de plus belle en plus belle, et qui vous offre toujours de nouveaux enchantements.

Le public qui assiste à ces concerts est aussi classique que la musique elle-même. Il applaudit après chaque morceau, mais sans enthousiasme, sans entrainement ; tout le contraire du public parisien. On n'y sent pas la chaleur gauloise dans l'appréciation ; ces applaudissements n'éclatent pas tout à coup, mais se font régulièrement, à point nommé, c'est-à-dire après la dernière mesure du morceau ; encore un peu, on y mettrait de la cadence, s'il y avait un mot de commandement donné.

J'étais ici, à Berlin, lorsque l'empereur de toutes les Russies est venu, et j'ai eu la satisfaction de le voir deux

heures durant, c'est-à-dire tout le temps qu'a duré la revue de l'armée allemande. C'est un bel homme, à l'œil très vil. Mais la population ne lui a pas fait d'ovation ; en deux circonstances seulement, on s'est départi du flegme tudesque pour applaudir sur son passage ; toutefois ces applaudissements et bravos étaient plutôt destinés à l'empereur d'Allemagne et à l'armée allemande, et encore les voix n'étaient pas très nombreuses.

Le soir, au grand diner dont le télégraphe a dû vous parler, le Czar a répondu en français au toast porté en son honneur. Les Allemands ont été simplement furieux de cet incident, mais ça a été une tempête dans un verre d'eau : car ici, voyez-vous, si on attend un ordre militaire pour avoir de l'enthousiasme, on en attend aussi pour manifester de la mauvaise humeur ; la discipline est là, à part Bismarck et son puissant talon.

J'ai vu Bismarck, ce grand arbitre politique du monde, ainsi que le général Von Moltke : ils sont encore vigoureux, du moins, ils le paraissent. Mais gare aux événements qui suivront la mort de ces deux personnages. Des trois ambapostes, comme quelqu'un les nommait, il en est un qui a passé l'arme à gauche, le vieux Guillaume. Le tour de Bismarck et de Von Moltke ne peut tarder. Quel brouhaha en Europe, je ne vous dis que ça ! Ce sera alors pour la France l'occasion de faire une tentative de revanche, si elle y tient encore.

En attendant, je vous dis à revoir, et, bien des choses aux amis.

DR. C. MARQUIS

## CHANSON DE FORTUNIO

Si vous croyez que je vais dire  
Qui j'ose aimer.

Je ne saurais pour un empire  
Vous la nommer

Nous allons chanter à la ronde,  
Si vous voulez,  
Que je l'adore et qu'elle est blonde  
Comme les Blés.

Je fus ce que sa fantaisie  
Veut m'ordonner,  
Et je puis, s'il lui faut ma vie,  
La lui donner.

Du mal qu'une amour ignorée  
Nous fait souffrir,  
J'en porte l'âme déchirée  
Jusqu'à mourir

Mais j'aime trop pour que je di  
Qui j'ose aimer.  
Et je veux mourir pour ma nite  
Sans la nommer.

ALFRED DE MESSET.

Le journalisme français prend une extension considérable au Canada. Québec a sa large part du progrès ; c'est même d'ici qu'origine le mouvement. Nous contemplant d'un bon œil cette recrudescence d'intérêt pour tout ce qui vient de la ville-mère. Le jour n'est pas éloigné où le télégraphe nous fera parvenir en français les nouvelles de France : ce sera le commencement d'une ère importante pour notre nationalité.

Nous fournirons gratis la série déjà parue du roman *NICOLAS PERRON* à toute personne qui s'abonnera à la *REVUE DE QUÉBEC*.

Publié et imprimé par TERCORRE & MÉNARD, éditeurs-propriétaires, à leurs ateliers d'imprimerie, 59, rue Saint-Joseph, Saint-Roch, Québec.



6

# NICOLAS PERROT

ou

Les Coureurs des Bois sous la Domination Française

PAR G. R.

(Suite)

—Oai, mais il vaut bien un homme, c'est un chasseur et un brave. Il peut servir aussi bien comme tête de canot que comme gouvernail. Il m'a dit qu'il serait content de vous suivre : Demuy m'a dit la même chose.

—Et pour rameurs ?

—Oh ! pour rameurs, je ne sais pas. Lapromenade peut vous les nommer mieux que personne.

—On n'a pas besoin d'aller prendre des rameurs parmi les autres, dit Lapromenade, vous en avez, mon bourgeois, parmi vos propres engagés qui en valent bien d'autres : par exemple : Desjardins, Ouellette, Toussaint Lepin et Bemeur, tous chasseurs de la même paroisse de Boucherville, à trois lieues plus bas que Montréal, accoutumés aux loups et à la voile quand ils vont à la chasse dans les îles percées.

—Puis-je compter sur leur bonne volonté et leur discrétion ?

—Parfaitement.

Le lendemain Colas partait avec ses vingt-deux hommes, emmenant Merlin et Médor, trois traînes avec les trois canots, les ammunitions et tout ce dont ils pouvaient avoir besoin pour une absence d'une dizaine de jours. Comme ils étaient sur le sentier de la guerre, les plus grandes précautions furent prises, pour ne pas tomber dans quelque embuscade. Les chiens étaient envoyés pour fouiller la forêt de chaque côté de la route ; grand Pierre avait pris les devants. Ils arrivèrent, sans avoir rien vu, jusqu'à la Pointe à la Loure sur les bords de la grande baie. Le Rat ni aucun des gens de la bourgade n'était encore arrivé au rendez-vous. Un endroit convenable au centre d'un bosquet toutlu de sapin, d'où l'on pouvait voir ce qui se passerait sur la baie à une grande distance, fut choisi pour y bâtir cinq cabanes confortables. Colas, désirant visiter sa cache No. 1, qui se trouvait à l'anse aux Canards, à deux lieues plus à l'ouest, partit avec Bibi, Jean et grand Pierre, ses trois hommes de confiance. Ils suivaient, en marchant, le bord de la baie autant que possible. Le temps était doux et la dégel avait commencé. Un vent chaud assez fort soufflait du nord-ouest. La baie était libre de glaces, aussi loin que la vue pouvait porter. Déjà ils arrivaient à l'anse aux Canards ; Jean montrait à Bibi le rocher sous

lequel se trouvait la cache, quand Médor sortit de la forêt la queue basse et le nez en l'air, montrant de l'inquiétude.

—Bibi, dit Jean, Médor a quelque chose, vois donc.

—Nous allons bientôt savoir. Ne disons rien.

En effet Médor s'approcha de son maître, et tira le pan de son capot pour attirer son attention, puis il repartit au pas vers la forêt, le nez à terre, comme s'il sentait une piste. Bibi fit semblant de ne pas faire attention. Le chien s'arrêta de nouveau, regardant en remuant la queue ; voyant qu'il ne s'occupait pas de lui, il revint et posant ses deux pattes de devant sur son maître, il fit entendre un petit gémissement tout bas, comme s'il eût voulu lui parler.

—Qu'as-tu donc, Médor ? lui dit Bibi en lui passant la main sur la tête pour le caresser.

Le chien fit entendre un petit cri joyeux, puis se dirigea de nouveau vers la forêt, retournant la tête à chaque pas pour voir si on le suivait.

Colas et grand Pierre étaient en avant, examinant avec attention tous les signes du rivage à leur gauche, et de la forêt sur la lisière de laquelle ils marchaient, pour ne pas s'exposer à être vus, si quelque ennemi rôdait dans les environs. Tout à coup, Colas s'arrêta et désignant, du doigt, un objet sur la pointe la plus éloignée de l'anse :

—Le crois que c'est un canot, dit-il ; regarde donc grand Pierre.

Après avoir bien examiné, celui-ci répondit :

—Canot agnieronnon.

—Si l'on pouvait faire un prisonnier, je serais content ; il pourrait nous donner des renseignements sur la position des Iroquois dans l'île, dit Colas.

À peine avait-il dit ces paroles, que Jean arrivait les informer de la conduite de Médor. Colas retourna droit vers Bibi qui attendait avant de se mettre à suivre le chien. Grand Pierre s'était enfoncé dans la forêt. Merlin arrivait un instant après ; quelques gouttes de sang, qui s'échappaient de son cou, teignaient la neige.

Colas examina la blessure.

—C'est une blessure faite par une flèche, dit-il, elle n'est pas dangereuse n'ayant, heureusement, traversé que la peau du cou. C'est bon à savoir néanmoins que les sauvages ne portent pas de fusil. Prenons garde, et tâchons de ne pas en laisser échapper un seul, il irait donner l'alarme aux autres. Va, Jean, au canot qui est au bout de la pointe, enlève les avirons, il ne faut pas qu'ils le reprennent. Toi, Bibi, reste avec Merlin pour surveiller nos traînes ; détache le grand canot, mets les loups en place, et prépare tout pour que nous puissions donner la chasse, si les sauvages parvenaient à reprendre leurs canots, avant qu'on pût les en empêcher. Je vais, moi, suivre Médor.

Colas portait à la main son bon fusil "Chau-mond" ; il examina les amorces et quand il se fut assuré que tout était en ordre, il allait se mettre en route, quand un coup de fusil se fit entendre dans la forêt dans la direction de la cache.

—C'est la canardière de grand Pierre ; j'en reconnais le coup, au son. Allons, en route !

—Me permettez-vous de faire une demande, bourgeois ? dit Bibi.

—Dis vite.

—Je voudrais bien voir une piste de guerre, je n'en ai jamais vu, et j'aimerais à connaître ce que ça peut nous apprendre. Merlin va garder les canots, il viendra nous avertir s'il y a lieu, n'ayez crainte.

—Éh bien, viens. Tu marcheras à gauche te mettant à l'abri des arbres et regardant bien de tous côtés avant de quitter ton arbre pour te rendre à un autre. Si tu t'exposais, une flèche, sinon une balle, pourrait payer ton imprudence : ne parlons plus.

Médor, assis à la manière des chiens, les regardait philosophiquement, s'étonnant sans doute du temps précieux qu'ils perdaient avant de se décider à le suivre, lui qui était si impatient de leur montrer ce qu'il considérait d'une si haute importance.

Pardon de la réflexion peut-être intempestive, mais que l'attitude de Médor nous a inspirée :

Les voyant enfin décidés, il reprit, en remuant la queue, le nez à terre, le chemin de la forêt. Il avait fait à peine une dizaine d'arpents qu'il se mit en arrêt, le museau tendu en avant vers l'endroit où des empreintes nombreuses de raquettes annonçaient le passage d'une bande de sauvages. Colas examina attentivement les empreintes, puis se tourna vers Bibi :

—Que vois-tu là, Bibi ?

—Des empreintes de raquettes, mon bourgeois ; ils devaient être au moins une vingtaine.

—Non, Bibi, ils étaient sept la première fois, il y a de cela deux ou trois jours ; aujourd'hui même, il y en a trois seulement. Ces derniers ont passé pour gagner vers le nord, ils sont revenus cet après-midi, il n'y a pas une demi-heure, et se sont dirigés vers ma cache ; ceux d'aujourd'hui sont des Agniers ; il y avait des Agniers et des Onontagués la première fois.

—Comment voyez-vous ça ?

—Tu vois ces marques de raquettes qui pointent vers le nord, il y en a quatorze, par conséquent sept sauvages ; elles sont bien moins enfoncées dans la croûte que celles-ci, c'est qu'il ont passé avant le dégel d'avant hier ; les mêmes raquettes qui pointent vers ma cache, c'étaient les mêmes sauvages qui revenaient. Remarque ces traces de raquettes, le devant en est beaucoup plus arrondi et moins relevé, c'est la forme que les Onontagués donnent à leurs raquettes ; les autres sont aux Agniers. Tu vois combien les pistes sont fraîches, elles vont dans la même direction que les premières et sont revenues par la même route, ce sont nos trois sauvages, tous Agniers. Le coup de fusil que nous avons entendu tantôt, c'est probablement sur l'un de ces Agniers que grand Pierre a tiré, il manque rarement son coup. Parmi ces vieilles empreintes de raquettes, remarques-tu cette raquette beaucoup plus petite ? C'est celle d'une sauvage, et même d'une jeune ; on voit cela à la légèreté de l'empreinte et à ces petites marques le long du bois de la raquette : ce sont de petites touffes de laine, dont elles les ornent, qui les ont faites.

—Comme une empreinte de raquettes peut faire

connaître de choses ! dit Bibi. Ah ! avez-vous entendu ?

—C'est Jean qui vient de tirer, pas loin du canot des Agniers sur la grève. Cours vite à nos canots, Bibi ; je vais suivre les pistes et aller au secours de Jean.

Un instant après, deux coups de fusil se firent entendre presque en même temps, dans la même direction.

Ce n'est ni le mousette de Jean, ni la canardière de grand Pierre, ça. Qu'est-ce donc ? se demandait Colas qui courait aussi vite que la prudence le lui permettait, vers l'endroit d'où les deux coups de fusil venaient de se faire entendre. Il doit y avoir plus de sauvages que les pistes n'en annoncent ; peut-être étaient-ce deux bandes de sauvages qui revenaient de différentes directions ?

Bibi se hâta de regagner les traînes, et, comme Colas le lui avait recommandé, détacha le grand canot dans lequel il mit les agrès, non sans avoir préalablement examiné les lieux et envoyé Merlin et Médor fouiller les environs. Après avoir fait le tour des canots, il crut que son meilleur poste d'observation et de protection était de se mettre dans le fond du grand canot. De cette manière il pourrait regarder de tous côtés sans exposer sa personne. Son fusil à la main et sa canne à ses côtés, il surveillait surtout la forêt, d'où il pouvait craindre l'approche de quelqu'ennemi. Le rivage n'offrant aucun obstacle à la vue, il ne craignait pas beaucoup d'être attaqué de ce côté.

—En voilà une situation ! se disait Bibi. Qui sait s'il n'y a pas une dizaine de ces maudits sauvages qui m'ont peut-être suivi à la piste et m'ont vu entrer dans le canot ? Ils me reluquent sans doute, cachés derrière quelqu'arbre, et n'attendent que le bon moment pour me fondre dessus, me scalper comme dit Le Rat, cet animal de sauvage qui est la cause, avec ses pièges volés, que nous sommes partis en guerre. On dit que la nature est belle, qu'il y a dans l'immensité des forêts quelque chose de grandiose qui étonne l'âme et l'élève vers le Créateur de toutes choses. C'est bon à dire cela, dans un livre, quand on est assis dans un bon fauteuil, les pieds sur les chenets devant un bon feu de cheminée. Je voudrais bien que celui qui écrit des choses semblables eût, comme moi, traversé trois ou quatre cents lieux de ces forêts sans fin, marchant tout le jour pendant des mois, dormant d'un côté et veillant de l'autre, et, en fin de compte, pour arriver à quoi ? à se trouver tout seul dans un canot, sur une traîne, faisant sentinelle contre des sauvages qui, non seulement vous tuent, mais vous enlèvent la chevelure, les monstres ! Je n'ai pas peur des sauvages, oh ! non, mais j'ai peur d'être surpris. Ce ne serait pas drôle de se voir tout à coup un ou deux de ces mécréants vous sauter dessus comme sur un âne qui aurait des œillères. Car enfin on ne peut avoir des yeux par devant et par derrière. Oui, je le dis, je ne suis pas Turenne qui, avant la bataille, avait toujours peur d'avoir peur, je n'ai que peur d'être surpris, ou, ce qui revient au même, d'être tiré par un animal de sauvage que je ne verrais pas. Je n'aurais pas d'objection, s'il le fallait, d'aller à la rencontre d'un

sauvage que je verrais là sortir du bois, et même de deux. J'aimerais mieux ça, que d'être dans une continuelle inquiétude. Où est donc Merlin ? et il tourna la tête pour regarder du côté de la baie. Mais le voilà ; on dirait qu'il voit quelque chose. Tiens, et Médor aussi ! Ils ont l'oreille au guet et le nez au vent, on dirait qu'ils sentent ou voient quelque chose du côté de l'anse aux Canards. Oh ! si c'était un sauvage ! Oui, vrai, je lui ôterais bien l'envie de chevelurer un blanc, à ce diable de moricaud rouge.

Bibi sortit avec précaution de dedans le canot et, se baissant sur le bord de la côte à l'endroit où elle descendait rapidement au rivage, il ne fut pas longtemps avant d'apercevoir un canot, conduit par un sauvage, qui dépassait la pointe est de l'anse.

— C'est le canot qu'on a aperçu, et c'est un sauvage qui se sauve, se dit-il. Que va dire notre bourgeois, lui qui a si bien recommandé de ne pas en laisser échapper un seul ? Il voulait en prendre un vivant, s'il y avait moyen, afin d'apprendre de lui la position des Iroquois dans l'île des Manitous. Il est tout seul, ce moricaud rouge ; si j'allais l'attraper, Colas serait-il content ! Jusqu'ici je ne lui ai pas donné grande idée de mes capacités, je l'avoue ; mais nous allons voir. Je ne puis être tué qu'une fois, j'aimerais presque autant cela que de mourir d'inquiétude ; d'ailleurs celui qui poursuit a bien plus de chances que celui qui se sauve. Colas nous a dit que l'usage de la voile n'était pas connu par les sauvages des pays d'en haut. Nous allons voir l'effet que ça va lui faire.

Pendant que Bibi monologuait ainsi, il ne perdait pas son temps. Il courut au canot qu'il descendit sur sa traîne jusqu'au bord du lac, et le lança à l'eau. Il monta le mât, hissa la voile et, après avoir amarré l'écoute au taquet, il prit l'aviron et gouverna droit sur le canot de l'Iroquois qui n'était pas à une bien grande distance au large. Le vent était assez fort et soufflait dans la bonne direction. Bibi avait son fusil à son côté, ainsi que sa canne. Le sauvage ne regardait pas en arrière, nageant de toutes ses forces. Bibi avait l'œil sur lui, tenant son canot juste dans la position qui lui permettait de voir le sauvage, tout en restant masqué lui-même par la voile. La marche supérieure de son canot à la voile, le faisait gagner rapidement sur celui de l'Iroquois.

À mesure qu'il approchait, l'inquiétude de Bibi augmentait ; il ne savait trop comment il devait s'y prendre pour aborder le canot ennemi sans faire chavirer l'une ou l'autre des deux embarcations. Il aurait bien pu tuer le sauvage, qui ne l'avait pas encore aperçu, d'un coup de fusil ; mais cela ne faisait pas son affaire, il voulait le faire prisonnier, ce qui était bien plus difficile et dangereux. Si j'allais tomber à l'eau et que le moricaud rouge fût meilleur nageur que moi, pensait-il, ce serait moi qui serais fait prisonnier, si toutefois il ne me brisait la tête d'un coup de casse-tête.

Il releva les basques de son long capot rouge sur ses épaules, et les attacha avec une épingle ; comme ça j'aurai au moins les jambes libres pour nager, se disait-il, si je tombe à l'eau.

Le sauvage, qui plusieurs fois avait regardé à droite et à gauche sans avoir rien vu parce que Bibi tenait son canot exactement sur la même ligne, s'étant retourné davantage, aperçut enfin la voile qui d'abord lui parut être l'aile de quelque immense oiseau inconnu. Quand il distingua le canot qui s'avancait comme s'il voulait fondre sur lui sans rameur pour le conduire, les ailes étendues comme un nuage blanc poussé par le vent, le sauvage crut que c'était quelque esprit surnaturel qui voulait en faire sa proie. Dans son épouvante, il était comme paralysé, n'ayant pas la force de manier son aviron.

Bibi, qui suivait avec anxiété les mouvements du sauvage, remarqua son étonnement et sa stupéfaction ; son canot, ne sentant plus le gouvernail, commençait à tourner sous le vent. À la grâce de Dieu, se dit-il, je l'aborde par le flanc gauche. Puis à l'instant où son propre canot abordait en douceur celui du sauvage, il laissa tomber sa voile en travers des deux canots ; en même temps il cria d'une voix formidable : " Moricaud, t'es mort ! " Le sauvage ne comprit pas, mais en apercevant la figure de Bibi, avec son capot rouge relevé sur ses épaules comme des ailerons, il crut pour de bon que c'était un diable rouge, le diable du feu, le plus cruel des diables, et il laissa échapper son aviron. Bibi, pour ne pas lui donner le temps de revenir de son épouvante, lui assaina un coup de plat d'aviron sur la tête, et le culbuta au fond du canot.

Une rame mise en travers des deux canots, et fermement amarrée, assurait assez leur stabilité. En un tour de main Bibi eut garotté le sauvage évanoui ; après quoi il examina l'intérieur du canot et trouva, sous quelques peaux de loutre, un fusil à deux coups, déchargé.

— Tiens ! mais voilà un fusil qui ne ressemble pas mal à celui de mon bourgeois ; si c'était le sien ! Comment le moricaud rouge s'en serait-il emparé ?

Une idée terrible lui passa par la tête, il eut envie de tuer le sauvage ; mais en examinant le fusil attentivement, il vit un nom écrit sur la crosse du fusil et lut " Chasy."

— Ce n'est pas le sien, tu as de la chance, moricaud rouge, dit-il.

Puis, mettant le fusil dans son propre canot, il reprit la route du rivage. Son canot étant plus grand que celui du sauvage, il pouvait le gouverner facilement, tout en ayant, à la portée de son aviron, le sauvage évanoui au fond du sien, mais le vent debout était fort et les lames grosses, les deux canots réunis offraient une grande résistance ; et quoique Bibi sût bien manœuvrer son aviron, il regardait avec inquiétude l'immense distance qui le séparait du rivage.

Colas et Jean étaient revenus aux traînes. N'apercevant pas Bibi et voyant que le grand canot n'était pas là :

— C'était bien lui, dit Colas, que nous avions vu poursuivant à la voile l'Agnier qui nous a échappé dans son canot. Brave Bibi, je l'aime bien déjà. Quand il connaîtra mieux la forêt et ses signes, quand il saura distinguer les pistes et aura un peu vécu parmi les sauvages, ce sera un fameux

coureur des bois. J'espère qu'il n'est pas parti seul, et que grand Pierre est avec lui.

—Je l'espère aussi, dit Jean... Mais non, je vois grand Pierre qui revient là-bas, voyez-vous, du côté de la cache. Il a dû venir sur nos pistes, il suit le même chemin que nous.

En effet, grand Pierre arrivait, portant deux chevelures sanglantes à sa ceinture.

En ce moment, Colas qui avait la vue fixée sur la voile du canot, qui apparaissait comme un point dans la distance, la vit tout à coup disparaître.

—Vite, Jean, et toi aussi, grand Pierre, prenez un des petits canots, mâtez la voile et allez au secours de Bibi. Quant à moi je vais aller à la cache ; je veux voir si elle n'a pas été visitée pendant mon absence. Si l'Iroquois a été fait prisonnier par Bibi, ayez soin qu'il ne s'échappe pas, et veillez aussi à ce qu'il ne découvre pas la cache. Vous débarquerez ici, et l'un de vous viendra m'avertir si je ne suis pas de retour.

## CHAPITRE VIII

### CORLARINE

À l'extrémité nord-est de la grande Manitouline, la Chaudière Noire avait choisi un plateau assez élevé, d'où la vue pouvait s'étendre à une grande distance, pour y établir son campement et y passer l'hiver à faire la chasse, tout en surveillant les canots qui passeraient au printemps. Il envoyait des partis assez souvent chez les Outaouais qui occupaient la partie ouest de l'île, pour tâcher de les engager à abandonner les Français et à porter leurs pelleteries à Corlar, où les négociants Hollandais et Anglais leur donnaient un prix plus élevé pour leurs pelleteries, en même temps qu'ils leur demandaient moins cher pour leurs propres marchandises. Dans l'intérêt de son gouvernement, Colas s'était décidé à user envers les Iroquois de la dernière rigueur, bien plus pour les détourner de ces tentatives que pour venger l'attaque faite à la Roche Capitaine et le vol des pièges des Hurons.

La Chaudière Noire ne pensait pas avoir rien à craindre des Canadiens qui ne recevraient de renforts, pensait-il, qu'au printemps. Quant à Le Rat, il connaissait fort bien le nombre de guerriers sous son commandement, et quoiqu'il fût certain que les Hurons feraient quelques tentatives pour ravoir leurs pièges, il savait qu'ils n'étaient pas de force à l'attaquer ouvertement, mais qu'ils pourraient surprendre quelques partis de ses jeunes gens à la chasse dans les bois. Aussi envoyait-il souvent et assez loin des coureurs le long du rivage pour voir si aucun signe n'annonçait quelque velléité de descente dans l'île, dont les rivages, tout le long du côté nord-ouest, étaient gelés à une assez grande distance, tandis qu'au large le lac était parfaitement libre de glaces, ainsi qu'à l'est de la pointe. Ainsi, il lui était facile d'en surveiller les alentours. Il n'appréhendait aucune attaque par eau du côté de l'est, de la part des Hurons qui n'avaient pas de canots, si ce n'est quelques-uns qu'ils auraient peut-être pu se procurer des Nipis-

siniens. Il avait fait préparer plusieurs places dans la forêt, propres à former des embuscades.

Une vingtaine de cabanes en écorce de bouleau servaient de demeures aux Iroquois. Celle du capitaine était plus grande que les autres, dont elle était éloignée d'une dizaine de pas. Elle était située au centre du village et n'avait aucun autre signe distinctif. L'intérieur était divisé en deux pièces, une très grande et l'autre beaucoup plus petite ; elles étaient séparées par des peaux d'original tendues en travers. Sur la terre, qui servait de plancher, on avait jeté de molles peaux d'ours, bien répassées. Tout autour de cette petite pièce, des peaux suspendues la protégeaient contre le froid du dehors.

Non loin du rivage, dans une longue cabane, également d'écorce de bouleau, les canots des Iroquois ainsi que tous les canots pris à la Roche Capitaine avaient été mis à l'abri ; ces derniers n'avaient pas été déchargés de leurs marchandises, qui néanmoins avaient été visités avec soin. Il y avait toujours une sentinelle près de cette cabane pour surveiller en même temps les alentours.

Dans la grande salle de la cabane du capitaine, sur un large foyer de six pieds carrés en pierre, et d'un pied plus élevé que le plancher, un bon feu éclairait l'intérieur de l'appartement et jetait une douce chaleur par toute la cabane. Dans la petite pièce, une jeune femme, la seconde femme de la Chaudière Noire, était assise sur une peau d'ours ; une jeune fille, Corlarine, sa fille, appuyait sa tête sur l'épaule de sa belle-mère. C'était une grande, svelte et belle jeune fille au teint bruni et chaud, à la longue chevelure soyeuse comme celle de sa mère, et noire comme l'aile du corbeau. Ses grands yeux noirs, fendus en amande, avaient quelque chose de fier et de hautain quand ils étaient excités, mêlés cependant d'une douceur mélancolique et caressante qu'elle tenait de sa mère. Son costume de sauvagesse rendait encore plus piquantes la beauté de ses traits et l'élégance de ses formes. De grosses larmes roulaient de ses yeux sur ses joues.

—Ne pleure pas, Corlarine, lui disait sa belle-mère en essuyant ses larmes. Ton père qui t'aime, tu le sais bien, ne veut que ton bonheur. C'est pour t'assurer un protecteur et un soutien qu'il a choisi Aniaronti pour ton mari. C'est déjà un des jeunes guerriers les plus distingués de la tribu des Agniers, le plus jeune des frères du Bâtard Flammand.

—Jamais je ne consentirai à devenir sa femme ; je n'aime personne, n'ai aimé personne que ma mère qui est morte, et n'aimerai plus jamais personne que toi et mon père. Oh ! s'il savait combien il me rend malheureuse. Intercède pour moi, ma mère ; dis-lui qu'il se trompe et que, s'il persiste, il me fera mourir.

—Tu dis que tu n'as aimé personne que ta mère ! et ce jeune Canadien, Colas, qui était venu à Onontagué avec le père Le Moyne ?

—Oh ! celui-là, je l'ai aimé, oui, mais ce n'était qu'un caprice de jeune fille.

—C'est bien, n'en parlons pas.

Tu connais ton père, ma fille ; quand une fois il

a décidé une chose, il faut qu'elle s'accomplisse. Il croit que c'est pour ton bonheur, rien ne le fera changer d'idée. Il veut que tu te maries avant qu'il parte pour attaquer les Canadiens à la bourgade du Lièvre, avant que les guerriers nipissiriniens soient revenus de leur chasse. Il manque de fusils, et il veut aller enlever ceux qu'ils possèdent pour en armer ses guerriers. Il n'attend que le retour de ceux qu'il a envoyés en découverte à la bourgade du Lièvre.

—O ma mère, vous m'aimez, dites-vous, eh bien, obtenez pour moi un retard de quelques semaines, au moins jusqu'au retour de l'expédition.

—Nous verrons, ma fille, j'essayerai.

La Chaudière Noire entra quelque temps après dans la cabane, suivi d'Aniaronti. Après s'être assis auprès du foyer, et avoir silencieusement fumé leur calumet, le grand chef prit la parole et dit :

—Je n'attends pas avant demain soir le canot qui a été envoyé à la rive nord ; mais j'attends la députation qui a été envoyée au village des Outawans en haut de l'île. En a-t-on des nouvelles ?

—Oui, chef, les jeunes gens que j'ai envoyés au-devant de la députation viennent d'arriver, ils rapportent qu'avant une demi-heure elle sera de retour.

—C'est bien, laisse-moi ; je veux être seul jusqu'à ce que la députation soit arrivée ; tu me l'annonceras sans délai.

Le guerrier sortit. Le grand chef continua à fumer son calumet, le front soucieux, les yeux fixés sur les charbons du foyer, pensif et rêveur. Il était depuis longtemps dans cette attitude quand tout à coup il appela : Doilé ! La jeune femme souleva l'une des peaux qui servaient de séparation entre les deux appartements, et, s'avancant timidement vers son seigneur et maître, la tête baissée et les bras pendants, elle attendit qu'il lui adressât la parole. Le chef déposa son calumet, prit l'une des mains de Doilé, et l'attirant près de lui, la fit asseoir sur ses genoux.

—J'ai décidé, dit-il, d'un ton qu'il s'efforça de rendre doux et affectueux, que dans deux jours, j'irais attaquer les Français à la bourgade du Lièvre, si les Outawans consentent à rester neutres.

Il me faut des fusils, et je les aurai. Avant de partir, je voudrais que ma fille prit un mari. Où est Corlarine ?

—Je crois qu'elle dort.

—Lui as-tu dit de se préparer ? Lui as-tu dit que c'était son bonheur que je désirais ?

—Oui. Elle a beaucoup pleuré. Elle n'aime pas Aniaronti ; elle le déteste même.

—Elle ne sait pas ce qu'elle dit ; elle l'aimera plus tard. J'ai bien réfléchi, j'ai bien étudié le caractère du mari que je lui ai choisi. De tous ceux qui peuvent prétendre à la main de la fille du grand chef des Onontagués je n'en vois pas un seul qui lui convienne mieux. Qui pourra mieux me remplacer auprès d'elle si je venais à être tué ? Qui pourra mieux la défendre et la protéger ? Et toi-même, Doilé, continua-t-il en lui posant un double baiser sur le front, ne m'as-tu pas aimé après avoir été mariée ?

—Oh ! oui, mais c'est que je t'aimais auparavant.

—Pourquoi donc a-t-il fallu presque te forcer à devenir ma femme ?

—Je t'aimais, mais ton air si grand et si fier me faisait presque peur. Moi si petite, et si humble, et si chétive auprès de toi, comment aurais-je jamais pu croire que tu t'abaisserais jusqu'à me traiter autrement qu'en esclave ?

—Ainsi donc tu m'aimais avant d'être mariée ?

—Oh ! oui, et c'est pour cela que je t'aime tant maintenant.

La Chaudière Noire pressa Doilé sur sa poitrine ; celle-ci, voyant l'attendrissement de son mari, sut profiter de ce moment favorable pour le prier de ne pas presser le mariage de Corlarine, et de lui accorder au moins jusqu'après l'expédition avant de lui en parler davantage.

—Eh bien ! oui, lui dit-il, si tu penses qu'elle le désire véritablement.

En ce moment on entendit un grand bruit de voix à la porte de la cabane. Doilé s'échappa des bras de son mari comme une biche effrayée et courut auprès de Corlarine. La Chaudière Noire impatienté alla voir ce qui se passait au dehors. C'était la députation qui rapportait la réponse des Outawans. Par derrière suivait un sauvage de la même nation, les mains liées derrière le dos, que deux Iroquois, le casse-tête à la main, amenaient prisonnier au grand chef. La Chaudière Noire jeta un coup d'œil sur le prisonnier, fit signe à l'un de ceux qui le gardaient de s'approcher, puis, après avoir conversé avec lui à voix basse pendant quelques minutes, il donna ordre qu'on gardât le prisonnier en dehors jusqu'après le départ de la députation, qu'il fit entrer dans sa cabane.

Après avoir quelque temps fumé en silence, celui qui commandait l'expédition prit la parole :

—Nous avons accompli notre mission, dit-il, et voici la réponse que nous rapportons des Outawans : " Ils remercient le grand Chef des présents qu'il leur a envoyés, et nous ont chargés de lui remettre ces deux colliers. Le premier collier " signifie que les Outawans demeureront neutres " entre les Iroquois et les Français, et donneront " asile aux uns comme aux autres s'ils viennent " au village, où ils seront sous leur protection. Le " second collier signifie que les Outawans se réservent, sans rien promettre, de discuter, plus tard, " avec la Chaudière Noire, la proposition qu'il leur " a faite de descendre à Corlar pour y vendre leurs " pelleteries."

—C'est bien, mes jeunes gens, vous vous êtes bien acquittés de la mission que je vous avais confiée. Connaissez-vous le prisonnier que l'on vient d'amener ?

—Non.

—Allez vous reposer, vous devez avoir besoin de manger.

Le lendemain, le soleil était déjà haut quand la Chaudière Noire fit amener devant lui le prisonnier pris la veille.

Quelques minutes plus tard, le prisonnier entra accompagné de ses deux gardiens qui restèrent debout à l'entrée de la cabane, tandis que le prison-

nier, sur un signe de la Chaudière Noire, s'approcha de lui. Celui-ci, après l'avoir regardé attentivement pendant quelques instants, lui dit :

— De quelle nation es-tu ?

— Outawan.

— D'où venais-tu, quand on t'a fait prisonnier.

— De la bourgade du Lièvre au lac Nipissing.

— Qu'avais-tu été faire là ?

— Vendre des peaux de loutres.

— As-tu vu Kondiarok.

— Non.

— Des Hurons ?

— Oui.

— Que t'ont-ils dit ?

— Que Kondiarok était allé à la bourgade, pour emprunter des canots ; qu'il pensait en avoir douze à quinze ; qu'il aurait voulu engager des Français à venir avec lui, mais qu'ils avaient refusé ; qu'il avait aussi demandé des fusils aux Français, et qu'ils les avaient aussi refusés.

— Penses-tu que Kondiarok aurait l'audace de venir nous attaquer ?

— Non, pas attaquer, il est trop faible ; mais déclarer la guerre si les Iroquois refusent de lui rendre ses pièges volés.

— Volés ! s'écria la Chaudière Noire, l'œil flamboyant et d'une voix éclatante, il a dit volés ! Non, continua-t-il, il a menti, s'il a dit : volés. Il aurait dû dire confisqués ; c'est parcequ'il était venu, avec ses gens, chasser sur nos terres, malgré ma défense, que nous avons confisqué ses pièges. Je reconnais bien là Kondiarok ; toujours faux, toujours trompeur, toujours menteur. Qu'il prenne garde de jamais me tomber entre les mains. Sais-tu quand il viendra demander ses pièges ?

— N'ai pu savoir. Peut-être dans deux ou trois jours.

La Chaudière Noire ayant fait signe à l'un des gardiens du prisonnier, lui recommanda de ne pas le laisser échapper mais de le bien traiter. Puis tout haut : « Détache cet Outawan ; ordonna-t-il.

Les Iroquois sont les amis de sa nation ; donne-lui à manger et à boire, il doit avoir faim.

Quand le prisonnier et ses gardes furent partis, il envoya chercher le jeune frère du Bâtard flammand, que nous avons déjà vu en conversation avec la Chaudière Noire. Aussitôt qu'il fut arrivé, il lui fit part de la nouvelle importante que venait de lui communiquer le prisonnier Outawan.

— J'étais décidé, dit-il, à partir en guerre contre les Français de la bourgade, aussitôt que nos gens envoyés au lac Nipissing seraient revenus ; mais ce que je viens d'apprendre modifie considérablement nos plans. Kondiarok et ses gens, une cinquantaine en tout, doivent venir redemander leurs pièges et, en cas de refus, me déclarer la guerre. C'est bien audacieux de sa part. Il veut ravoir ses pièges ? eh bien, nous lui en tendrons un, dans lequel il faudra qu'il tombe, en rat qu'il est, comme l'appellent les Français. Les Hurons détruits, nous aurons, après, bon marché des Français à la bourgade. Qu'en penses-tu ?

— Je pense qu'il ne faut pas qu'un seul des Hurons nous échappe. Ils seront fatigués quand ils arriveront, il y a loin pour venir de la rive nord ;

il nous sera aisé de les rejoindre en canot, s'ils se sauvent après avoir fait leur insolente demande.

— C'est ça. Ils ont douze à quinze canots, nous en avons trente ; j'en prendrai vingt-cinq avec moi ; quatre hommes par canots, ça fera cent hommes. Toi, tu te tiendras ici avec le reste de nos jeunes gens, vingt environ ; tu en auras plus qu'il n'en faut pour veiller à tout ce qui pourrait arriver.

— J'aimerais à aller avec vous, j'ai aussi une vengeance à tirer de Kondiarok.

— Non, Aniaronti. Il faut que tu restes ici pour veiller sur Doilé et Corlarine. Le parti de chasse est-il revenu, et sais-tu combien il y avait de jeunes gens ?

— Il ne reviendra pas avant le jour ; il sont cinquante.

— Fais visiter demain matin les canots, et vois qu'ils soient tous en ordre ; il m'en faut vingt-cinq au moins.

La Chaudière Noire passa le reste de la nuit, et une partie de la journée du lendemain, dans une fiévreuse impatience. Tout était prêt pour donner une rude réception à Kondiarok et à ses gens, s'ils avaient l'imprudente audace de venir lui redemander leurs pièges. Et cependant le canot envoyé à la rive nord n'était pas revenu. Il était inquiet et avait donné ordre de venir l'avertir aussitôt que le canot serait en vue.

Le lendemain, vers une heure de l'après-midi, pendant qu'il marchait impatient, sur le devant de sa cabane, d'où la vue pouvait s'étendre au loin sur l'eau, il distingua dans la distance un canot qui se dirigeait de son côté. Enfin ! dit-il, voilà un canot ; sont-ce mes gens ? Dans la ligne du canot bien loin en arrière, à environ trois lieues, on pouvait distinguer confusément une île appelée l'île à la Sauvagesse.

## CHAPITRE IX

### LA BATAILLE

Cependant Colas avait été visiter la cache de l'anse aux Canards. Il constata qu'elle n'avait pas été découverte ; tout ce qu'il y avait laissé était dans le même état ; les deux barils de poudre n'avaient reçu aucune humidité. Quand il retourna à l'endroit où il avait laissé la traîne à la garde de Médor et de Merlin, Bibi abordait au rivage avec sa prise, Jean avec lui dans le même canot, et grand Pierre dans le sien tout à côté de celui de l'Iroquois qui ne semblait pas donner signe de vie, du moins ne remuait pas plus qu'une bûche. Colas courut aussitôt au rivage et tendant la main à Bibi :

— Mon brave Bibi, lui dit-il, tu ne saurais croire le grand service que tu nous a rendu à tous. Si cet Agnier fut retourné auprès de la Chaudière Noire notre coup aurait été manqué. Mais ton prisonnier est mort !

— Oh ! non, répondit Bibi, il n'est mort que d'un œil, je l'ai vu ouvrir l'autre il n'y a pas dix minutes. Tenez, mon bourgeois, j'ai un présent à vous faire, c'est de bonne prise de guerre.

En même temps il tirait du fond de son canot le fusil à deux coups qu'il avait pris à son prisonnier, et le présentait à Colas, qui après l'avoir examiné et avoir lu sur sa crosse le nom *Chasy* qui y était gravé, s'écria :

—Mais sais-tu à qui a appartenu ce fusil ? c'est le fusil de l'infortuné neveu du marquis de Tracy, assassiné par les Agniers, dont l'un, qui avait osé se vanter à la table même du vice roy d'être l'auteur de ce crime, fut condamné sur l'heure à être immédiatement étranglé, ce qui fut fait à Québec il y a deux ans, en présence de ce même Bâtard-Flammand qui était allé solliciter la paix pour sa nation. C'est un fusil semblable au mien, tiens, vois (Et il le comparait à son Chaumond). Il n'y a que cinq fusils pareils dans tout le Canada, apportés par les officiers du régiment de Carignan. J'en ai trois, voilà le quatrième. Le cinquième se trouve entre les mains de M. de Salières, colonel de ce régiment.

—Tant mieux, mon bourgeois, je suis si heureux de pouvoir vous l'offrir.

—Je l'accepte, Bibi, et je te remercie. Tu ne saurais croire le plaisir que tu me fais. Mais à une condition, c'est que tu porteras ce fusil toujours avec toi pour t'en servir, tant que tu resteras avec moi ; et j'espère que ça sera pour longtemps. Je te montrerai ce soir ce que l'on peut faire avec ce fusil-là.

Colas ayant baisé avec respect le nom de ce jeune et brillant officier, si traîtreusement assassiné dans la fleur de l'âge, le remit à Bibi, en lui disant : "Qu'il soit en tes mains le vengeur de son premier maître."

Les loups, voiles, mâts, rames, pieds de mâts et tous les gréments des deux petits canots ayant été mis dans le grand canot, grand Pierre et Bibi se chargèrent d'aller mener les traînes et les petits canots dans la cache ; tandis que Colas s'embarquait dans le grand canot, et Jean dans celui de l'Iroquois pour les conduire par eau à la Pointe à la Loutre. Jean devait travailler à préparer deux nouveaux canots à recevoir et les mâts et les loups ; ce qui lui prit une partie de la nuit.

Le Rat et quarante-cinq de ses jeunes gens étaient arrivés tard dans l'après-midi, ainsi que vingt-sept des Canadiens et les vingt Algonquins de la bourgade du Lièvre. Au moment où Colas arrivait à la pointe, les cabanes des campements venaient d'être terminées.

Le prisonnier avait fini, après une longue résistance, par donner tous les renseignements que Colas désirait sur le campement des Iroquois ; et aussi, ce qui devenait important dans les circonstances, l'exacte position de l'île à la Sauvagesse par rapport au campement de la Chaudière Noire, sa grandeur, sa distance du campement, etc. Après en avoir obtenu tout ce que l'on voulait, le prisonnier fut remis entre les mains des Hurons.

Durant la soirée, Colas fit rassembler tous les Canadiens, Le Rat et ses principaux guerriers. Il fut convenu, comme la soirée était belle, que Colas avec ses trois canots partirait vers minuit en avant, pour l'île à la Sauvagesse, afin de la visiter et de s'assurer qu'elle ne dissimulait pas

quelqu'ambuscade ; que vers une heure après minuit, tous les Canadiens et les Algonquins, ainsi que Le Rat et ses guerriers, partiraient ensemble pour la même destination, où l'on espérait pouvoir se réunir vers midi à l'île, si le vent continuait d'être favorable.

Tout ayant été convenu et arrangé entre les Canadiens et les sauvages, chacun se retira pour se préparer à la grande expédition.

Jean et Bibi travaillèrent activement aux canots ; quand ils eurent fini, ils se jetèrent, tout habillés, sur un tas de branches de sapin, pour prendre un peu de repos qu'ils avaient bien gagné.

Il était à peine onze heures du soir que Colas se leva, fit sonna le feu dans lequel il jeta quelques quartiers de bois, puis alla réveiller Simoneau et Lapromenade ; ceux-ci à leur tour allèrent chercher les rameurs et prévenir Demuy et Verchères, qui ne tardèrent pas à se rendre à la cabane de Colas, où un bon réveillon de venaison les attendait. Après quoi les trois canots, dans lesquels on mit les agrès, armes et provisions, sans oublier un petit baril d'eau-de-vie, furent portés au rivage. Colas avait fait distribuer à chacun des balles ramées et avait expliqué l'usage qu'on devait en faire.

—Il ne faudra, dit-il, vous servir des balles ramées que pour tirer sur les canots des Iroquois, à fleur d'eau, pour les couler. Ne vous occupez pas à tirer sur les sauvages ; Bibi et moi, avec nos fusils à deux coups, nous veillerons à ce qu'aucun des Iroquois, qui aura un fusil, n'en puisse faire usage longtemps. Vous ne commencerez à tirer que lorsque vous serez à bonne portée, et quand vous en recevrez le signal de mon canot. Il faut que tout coup porte, car on n'a ni poudre ni balles ramées à gaspiller. Nous en aurons peut-être besoin aujourd'hui, je pense ; mais si le vent tombe, au plus tard demain, comme il y a toute apparence nous aurons une chaude journée.

La nuit était magnifique, fraîche, mais pas trop froide ; Colas tira de son gousset une petite boussole de poche et fit ses calculs pour s'assurer de la direction à suivre pour se rendre à l'île à la Sauvagesse dont il connaissait l'exacte position. Il n'avait pas besoin de sa boussole, il lui suffisait des étoiles, ces boussoles naturelles de tous les coureurs des bois aussi bien que des marins ; mais durant le jour ou l'absence des étoiles, par un temps de neige ou de brouillard, elle pouvait être fort utile sur la vaste étendue d'eau qu'ils avaient à parcourir.

Les trois canots étaient montés chacun par quatre hommes. Colas qui connaissait les qualités et les capacités particulières de chacun, avait aussi distribué les postes : dans son canot, grand Pierre pour tête de canot, Jean et Bibi aux loups comme rameurs et lui-même au gouvernail ; dans le second, Verchères comme tête de canot, Lapin et Bernier rameurs, et Simoneau au gouvernail ; dans le troisième, Demuy comme tête de canot, Desjardins et Ouellette rameurs, et Lapromenade au gouvernail.

(A suivre)

# Sem P. Brousseau

MARCHAND-ÉPICIER

Poisson, Légumes, Fruits,  
Chaux, etc.,

EN GROS ET EN DETAIL

208-210 rue St-Paul, et 2 rue Henderson  
PALAIS, - QUEBEC.

Prix très modérés.

# CHS VEZINA

Ferblantier,

Plombier, Gazier

POSEUR D'APPAREILS de CHAUFFAGE *(à la Vapeur et à l'Eau Chaude)*



A l'honneur d'informer ses amis et le public en général que son établissement est maintenant transporté au

coin des rues **DU PONT ET DU ROI**

où il gardera constamment un assortiment des plus complets et s'occupera spécialement à

Poser des Appareils de Chauffage  
à la Vapeur et à l'Eau chaude.

Comme toujours, il emploiera les meilleurs ouvriers et des matériaux de première classe, de manière à répondre parfaitement à la confiance de tous ses clients, dont il sollicite les commandes comme par le passé.

L'atelier est situé sur la rue Du Roi.

Cadeaux de Noëes, etc.

# E. JACOT

IMPORTATEUR DE

Montres et Articles de Fantaisie

HORLOGERIE, BIJOUTERIE,  
ORFÈVRE, LUNETTERIE

Prix très réduits

chez **E. JACOT,**

MARCHAND-BIJOUTIER

RUE ST-JOSEPH, (en face du Presbytère) ST-ROCH

A. R. ROY.

# Galerie Photographique

Ateliers : à Lévis, 36-38 Côte du Passage ;  
à Québec, 185 rue St-Joseph, (vis-à-vis l'église St-Roch)

Billet de Contrat—Bon jusqu'au 1er Janvier 1890

LE POSSESSÉUR DE CE BILLET a droit à Une Douzaine de nos Meilleurs Portraits Cabinets, en payant au porteur 15c. pour le billet, et la balance \$2 à la galerie au temps où il est pris. Le prix ordinaire pour le même ouvrage, à ceux qui n'ont pas ce billet, \$6 par douzaine. Les portraits cartes de visite valant \$3, sont faits pour \$1.50. Pleine et entière satisfaction au plus difficile.

Pas bon à moins d'être estampé sur le bout.

— Nous garantissons positivement des Cabinets égaux à ceux qui se font dans les meilleurs ateliers aux prix de 5 à 6 piastres la douzaine.

— Deux ateliers portent le même nom sur la rue St-Joseph, je prie le public de ne pas faire erreur. Adressez-vous au no 185 en face de l'église St-Roch

Immense Sacrifice !!

—CHEZ—

**BOUCHARD & BRETON**

coin des rues du Pont et St-Joseph, 106-108

Tout pour Rien !!

Remuez voir, et vous serez satisfait.

Ponts de Banqueroute et de Marchandises à vendre

à des prix défectifs toute compétition, et à la portée de toutes les bourses.

**BOUCHARD et BRETON, 106-108 rue St-Joseph**